

Paris, le 22 janvier 1917.

MONSIEUR,

Les souscriptions possibles recueillies jusqu'ici représentent, au total, le quart du capital initial qui est indispensable. Mais un huitième seulement de nos adhérents ont renvoyé la feuille de souscriptions. Si donc les résultats de notre appel ne nous permettent point d'organiser notre action dès maintenant, ils sont assez encourageants néanmoins pour nous déterminer à poursuivre cette propagande préparatoire.

Que ceux qui hésitent encore à comprendre, à faire tout leur devoir, relisent nos deux opuscules. Ils reconnaîtront qu'il n'y a pas de voie de salut plus facile et moins onéreuse que celle qu'on y montre. Sans doute, beaucoup de groupements et de ligues se proposent d'apaiser leur conscience à un moindre prix ; mais ce n'est, en définitive, que pour favoriser les petites vanités bourgeoises, les bas intérêts et les mesquins arrivismes. Cependant, l'anarchie mortelle se généralise ; tout manœuvre pour l'exploiter en l'aggravant, rien ne l'enraye. C'est le paradoxal suicide d'un peuple qui, d'autre part, fait des prodiges d'héroïsme pour n'être pas assassiné.

A l'heure présente, aucun prétexte pour se refuser à l'effort réel et à une générosité suffisante — si ingénieux soit-il — ne saurait faire illusion aux esprits clairvoyants ni leurrer les cœurs angoissés. Car nous ne nous occupons pas des sots et des parasites qui tiennent plus à leurs revenus du moment qu'à la sécurité du capital social, à leur bourse qu'à la vie, à leurs routines qu'à l'ordre, à leurs divagations, à leurs creuses idéologies, aux « faux dogmes » qu'à la prospérité et à l'existence même de la patrie. Nous n'en appelons qu'aux Français d'intelligence et de cœur que l'expérience est susceptible d'avertir et de redresser.

Nous adjurons ceux qui ont négligé de répondre à l'appel précis de notre deuxième opuscule, *La Coalition des forces vives du pays*, de nous retourner la feuille de souscriptions possibles qui y était jointe. Dans le cas où cette brochure ne serait pas parvenue ou aurait été égarée, nous nous empresserions, sur demande, d'en faire un second envoi.

Quant à ceux qui ont si généreusement répondu déjà, nous leur demandons de continuer, de redoubler leur active propagande autour d'eux.

Ayant pu faire un nouveau tirage du premier opuscule, *Le Devoir de servir et de militer...*, nous sommes en mesure d'en expédier à ceux de nos amis qui veulent bien se charger de les distribuer à bon escient. On nous aidera aussi en nous communiquant des adresses utiles de bons citoyens.

Il faudrait que nous pussions nous organiser avant mai. Si la guerre doit finir cette année, c'est le dernier délai. Nous espérons que ce retard de trois ou quatre mois ne sera pas funeste à notre tentative.

De plus en plus, il est vrai, on nous presse d'engager, sans plus attendre, notre action de défense sociale. Cette impatience décèle des inquiétudes patriotiques que nous partageons. Mais nous devons la contenir.

Nous avons exposé notre méthode. Elle est bonne, puisque, sans bruit, nous avons concentré des ressources plus considérables que celles des Ligues à grand orchestre. Mais l'œuvre que nous assumons a une autre ampleur. Nous ne faisons pas une carrière de la philanthropie, du patriotisme ou du salut public. Nous ne nous proposons pas de jouer un rôle, de nous agiter, d'avoir l'air seulement de faire quelque chose. Nous visons des résultats généraux — et non particuliers — importants et immédiats. Et pour cela, il nous faut des armes, des munitions, des cadres. Ce que nous avons fixé est un minimum, mûrement étudié. Et nous sommes loin de compte. On ne va pas contre une compagnie de mitrailleuses avec des bâtons. Et si l'on a l'imprudence d'y aller, nous savons trop ce qu'il en advient. Les phrases n'y changent rien.

Certes, avec le capital dont nous disposons déjà, nous pourrions publier un journal quotidien ayant quelque chance de succès. Et puis?... Ce n'est pas le succès que nous cherchons, c'est le résultat d'ensemble. Si nous n'assurons pas d'abord, au journal projeté, des moyens puissants d'information, de publicité, de diffusion, d'indépendance, surtout de pression, nous ne produirons que des bavardages sans portée, sans autre conséquence que d'ériger de nouveaux tréteaux pour les histrions de plume. Il n'y en a que trop.

De même, avec nos quatre mille adhérents, rien ne serait plus facile que de former une Ligue. Mais que serait-elle, que ferait-elle, sans autre instrument que la bonne volonté de ses membres? Avec les mêmes impuissances, nous n'opérerions pas plus ni mieux que les autres.

La plus absurde des chimères est de prétendre régénérer un peuple par les procédés, avec les gens titrés, chamarrés et célèbres, au nom des erreurs grandiloquentes qui l'ont dissocié, égaré, abêti et, finalement, conduit aux abîmes.

Il n'y a pas à débattre, mais à résoudre; non à consulter, mais à décider; non à discuter, mais à diriger; non à proposer, mais à imposer. Il y faut de la force. La plus grossière d'abord, qui est l'argent. Car celle-ci est indispensable, malheureusement, pour que les plus hautes énergies sociales, les plus décisives,

qui sont les compétences, les intelligences, les caractères et les dévouements puissent intervenir et soient efficaces.

Voilà bien des difficultés. Et nous en passons ! Pourtant, n'en détournons pas les yeux. Si nous n'avons plus le courage de les surmonter, si, vraiment, il n'y a plus assez de Français capables de se soumettre aux rigoureuses conditions de toute existence sociale, la France périra.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

GEORGES DEHERME.

*P.-S. — N'ayant point à convoquer de réunions tant que la constitution de la Ligue n'est pas opportune, M. G. Deherme recevra volontiers ses correspondants chez lui, 6, Boulevard de la Madeleine, tous les jours, sauf les dimanches et fêtes, dans la matinée, de 9 heures à 11 1/2, et, de plus, le mercredi, de 16 à 18 heures.*

---